



HAL
open science

L'artisanat à la porte d'un temple thébain : actualité des fouilles de Médamoud

Félix Relats Montserrat

► **To cite this version:**

Félix Relats Montserrat. L'artisanat à la porte d'un temple thébain : actualité des fouilles de Médamoud. Bulletin de la Société française d'égyptologie, 2021. hal-03625448

HAL Id: hal-03625448

<https://hal.science/hal-03625448>

Submitted on 4 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



L'artisanat à la porte d'un temple thébain : actualité des fouilles de Médamoud

Félix RELATS MONTSERRAT

Ifao, Le Caire

Médamoud, localité de Haute Égypte située à quelques kilomètres au nord de Karnak, a été un des fleurons de l'archéologie française du début du xx^e siècle. Fouillé entre 1925 et 1940 par l'Institut français d'archéologie orientale (Ifao) à la demande du musée du Louvre, le site a livré de nombreux monuments s'échelonnant de la XI^e dynastie jusqu'à l'époque byzantine¹. Le plus connu d'entre eux est le temple dédié à Montou – appelé le plus souvent « Montou, seigneur de Thèbes, le taureau qui réside à Médamoud » *Mntw nb W3s.t k3 hry-jb M3dw* –, édifié par les Lagides en modifiant un édifice remontant aux Moyen et Nouvel Empires. Après une longue interruption, le chantier a été réouvert en 2011 pour publier la Porte de Tibère, un monument resté inédit². Depuis 2015, un partenariat entre l'Ifao et l'université de Paris-Sorbonne a permis la mise en place d'un nouveau programme de fouilles : l'objectif est de reprendre les activités archéologiques sur le site et de mettre en valeur sa richesse historique et religieuse depuis le début du II^e millénaire av. J.-C. jusqu'à la fin du VI^e siècle de notre ère³.

En effet, le site couvre une superficie d'environ 15,5 hectares. Ses limites, bien qu'imprécises, dessinent un kôm de forme circulaire, dont la surface initiale peut être estimée grâce aux photographies aériennes du début du siècle. Ce kôm a largement été préservé grâce à la construction, dans les années 1980, d'un mur de protection par le ministère des Antiquités égyptiennes. Or une seule petite partie de cet espace a été explorée au début du xx^e siècle (fig. 1) : le temple était effectivement connu depuis le XVIII^e siècle,

1. Pour une histoire des fouilles et un inventaire des monuments découverts, se rapporter à F. RELATS MONTSERRAT, *Médamoud I. L'histoire d'une fouille (1924-1940)*, à paraître dans la collection des FIFAO.

2. D. VALBELLE, dans J. Vercoutter, *Homages à Serge Sauneron (BdE 81/1)*, 1978, p. 73-85.

3. La mission, dirigée par F. Relats Montserrat, est patronnée par l'Ifao, l'université de Paris-Sorbonne et le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères. Elle bénéficie du soutien financier du Fonds Khéops pour l'archéologie ainsi que du fonds Arpamed. Voir : F. RELATS MONTSERRAT, dans L. Coulon – M. Cressent (éd.), *Archéologie française en Égypte, recherche, coopération, innovation (BiGen 59)*, 2019, p. 190-195.

mais il fallut attendre décembre 1924 pour que des fouilles systématiques soient réalisées. Elles durèrent jusqu'en avril 1939 et furent menées par deux équipes de l'Ifao dirigées par F. Bisson de la Roque puis Cl. Robichon. Ces derniers portèrent toutefois leur attention sur les maçonneries en pierre qui étaient décorées et qui – selon la législation de l'époque – pouvaient être soumises au partage de fouille pour alimenter les collections muséales, au premier rang desquelles se situaient le Louvre et le musée du Caire⁴. C'est pourquoi leurs travaux se concentrèrent uniquement sur le téménos et les structures qui lui étaient directement associées (lac, dromos et enceintes) en laissant de côté la ville qui l'entourait, essentiellement bâtie en briques crues.

La mission actuelle est l'héritière des travaux du début du xx^e siècle, dont la documentation doit être préservée, mise en valeur et réétudiée. Plusieurs postulats des anciens fouilleurs doivent aujourd'hui être réévalués, d'autant qu'une grande partie de leur documentation demeure inédite. Par ailleurs, il est nécessaire d'étudier l'agglomération qui accompagnait le temple pour mettre en lumière les interactions entre un temple thébain et son contexte urbain. Ainsi, le projet en cours peut être décomposé en trois objectifs complémentaires : tout d'abord, reprendre les activités archéologiques dans les secteurs inexplorés du kôm ; ensuite réexaminer la documentation issue des fouilles anciennes pour comprendre la place qu'occupait Médamoud dans son environnement théologique, urbain, économique et social ; et enfin assurer la mise en valeur du site. Il ne s'agira pas, dans les pages qui vont suivre, de décrire l'ensemble des activités de la mission mais de se concentrer sur plusieurs dossiers qui renouvellent nos connaissances sur l'histoire du temple et de l'occupation qui l'accompagnait. Nous laissons volontairement de côté les volets épigraphiques de la mission qui sont destinés à être développés dans des publications *ad hoc*⁵.

4. Sur les stratégies des partages, voir : F. RELATS MONTERRAT, « De la fouille au musée : les partages des antiquités égyptiennes au début du xx^e siècle à travers l'exemple de Médamoud », à paraître dans le *BCHmc* 3 dirigé par M. Volait et A. Dalachanis.

5. Un aperçu a déjà été présenté dans : F. RELATS MONTERRAT, *BSFE* 198 (2018), p. 77-94. Le temple a livré une riche documentation épigraphique, dont plusieurs dossiers sont en cours d'étude. Ainsi, les inscriptions de l'époque ptolémaïque, qui détaillent l'inclusion du sanctuaire dans les théologies thébaines tardives, seront rééditées par L. Medini et F. Relats Montserrat. D. Valbelle complète en outre son étude du propylône, connu sous le nom de Porte de Tibère. Ce monument était décoré d'un résumé de la théologie du temple. Enfin, les blocs issus des diverses phases du temple, entre le Moyen Empire et l'époque tardive, seront édités par l'auteur dans le cadre de l'étude architecturale de l'évolution du monument.

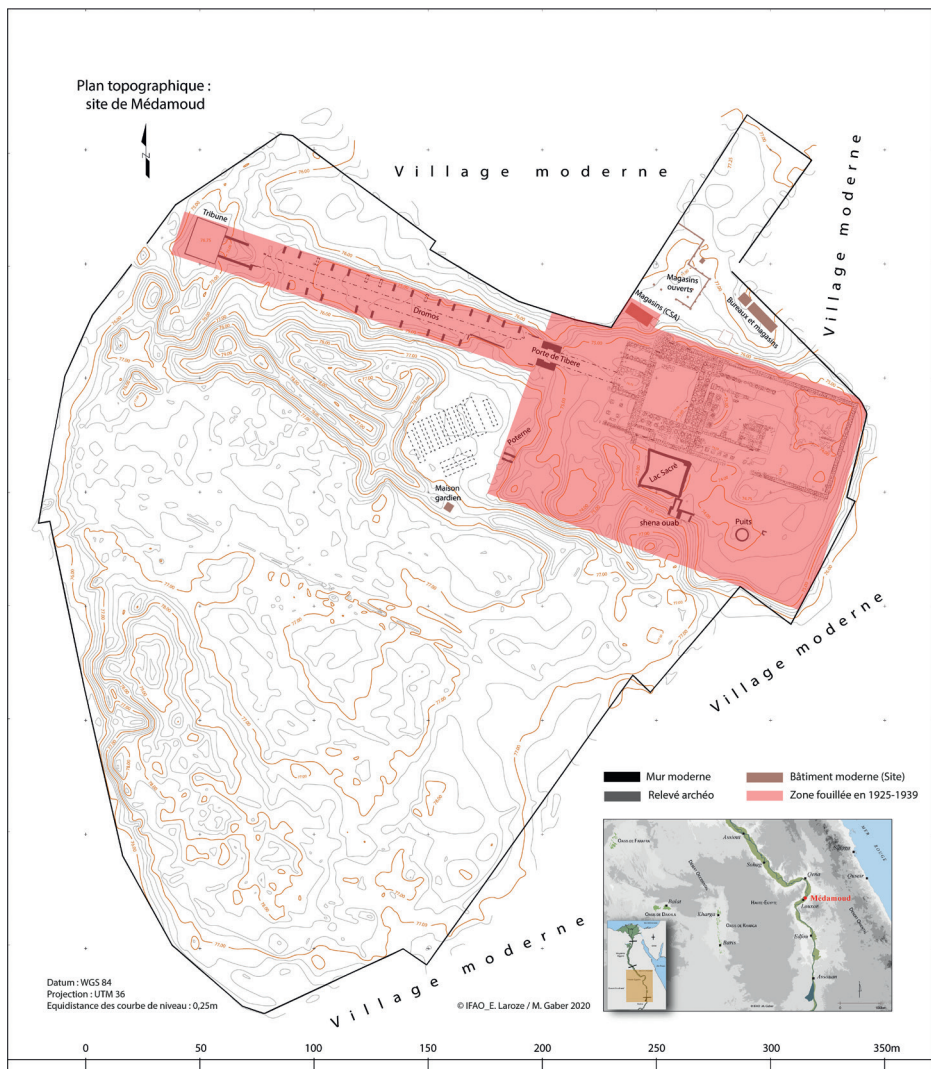


Fig. 1 Plan topographique du site, en rouge : la surface explorée par les missions du début du siècle
(© M. Gaber / F. Relats)

Un temple thébain à étudier et à préserver

Le développement architectural du temple entre le Moyen Empire et l'époque romaine
Médamoud constituait le centre de culte le plus septentrional de Montou, le seigneur de la province de Thèbes, avec Tod, Ermant et plus récemment Karnak-Nord. Les vestiges aujourd'hui visibles sont cependant inégalement conservés : à l'exception des quatre colonnes du portique, la maçonnerie a 1,40 m d'élévation en moyenne, ce qui correspond aux soubassements du monument. Or les premiers fouilleurs fondèrent leur analyse uniquement sur les cartouches préservés qui datent essentiellement de l'époque ptolémaïque, ce qui explique que la construction du temple ait traditionnellement été attribuée à l'époque gréco-romaine⁶.

Pourtant, comme pour la plupart des temples thébains, l'histoire de Médamoud commence au tout début du Moyen Empire, sous la XI^e dynastie, dans le cadre du nouvel investissement de la monarchie dans les sanctuaires provinciaux⁷. C'est de cette époque que date le premier bâtiment attesté, connu sous le nom de « temple primitif »⁸. Bâti entièrement en briques crues, ce monument fut méthodiquement détruit et ne possède aucune continuité architecturale avec les monuments postérieurs⁹. En revanche, le règne de Sésostri III constitue un tournant dans l'œuvre monumentale du site avec la construction d'un nouveau sanctuaire, sur l'arasement du temple primitif, qui fut par la suite agrandi et modifié jusqu'à l'époque romaine. La politique architecturale de ce souverain est essentiellement connue par une riche documentation épigraphique qui fut en partie réemployée au Nouvel Empire pour former un radier sur lequel reposait le temple thoutmoside. D'après Bisson de la Roque, un tel remploi serait la preuve que le temple de Sésostri III fut entièrement détruit par Thoutmosis III. Toutefois, contrairement à cette hypothèse, toutes les maçonneries ne furent pas remployées. Pour preuve, plusieurs blocs érigés par Sésostri III furent martelés à l'époque amarnienne et une porte en granit fut même préservée à son emplacement d'origine jusqu'à l'époque ptolémaïque¹⁰. Il faut donc plutôt considérer que Thoutmosis III démontra seulement une partie du temple de Sésostri III et qu'il étendit l'œuvre de son prédécesseur. La forme des constructions thoutmosides

6. F. RELATS MONTSERRAT – Chr. KARSLHAUSEN – Th. DE PUTTER « L'usage du calcaire dans l'architecture du temple de Médamoud à la lumière des autres temples thébains », à paraître dans le BIFAO 121 (2021).

7. R. BUSSMANN, dans P. Kousoulis – N. Lazaridis (éd.), *Proceedings of the Tenth International Congress of Egyptologists (OLA 241/1)*, 2015, p. 970-985 ; J.-C. MORENO GARCIA, *The State in Ancient Egypt: Power, Challenges and Dynamics, Debates in Archaeology*, 2019, p. 117.

8. F. RELATS MONTSERRAT, *Médamoud I*, chapitre II.

9. F. RELATS MONTSERRAT, « Sésostri III à Médamoud : un état de la question », dans G. Andreu-Lanoë – Fl. Morfouisse (éd.), *Sésostri III et la fin du Moyen Empire (CRIPEL 31)*, 2017, p. 120-126.

10. *Ibid.*, p. 131-138.

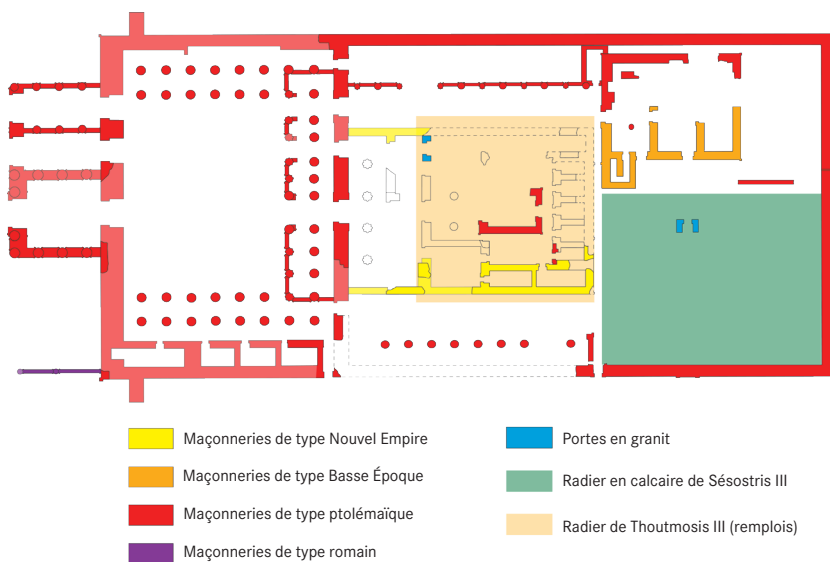


Fig. 2 Datation des maçonneries du temple (© F. Relats)

est, quant à elle, mieux connue car les vestiges sont encore partiellement visibles sur le site. Il s'agit de maçonneries en grès de grand appareil correspondant aux murs de pourtour de l'avant-temple qui présentent un traitement des lits d'attente caractéristique du Nouvel Empire (fig. 2)¹¹. Comme seuls les soubassements de cette partie du temple ont été conservés et qu'ils ne sont pas inscrits, Bisson de la Roque les avait datés de l'époque ptolémaïque comme les maçonneries environnantes.

Par la suite, les Lagides ont lancé un vaste programme architectural qui correspond au développement des théologies thébaines de l'époque et à une volonté de la monarchie d'investir la *chôra*. Les travaux débutèrent dès le règne de Ptolémée II, dont le nom est encore présent dans le temple¹², et se poursuivirent pendant toute l'époque ptolémaïque, tous les souverains étant attestés sur le site à l'exception de Ptolémée IX Sôter II¹³. Les maçonneries remontant à Sésostri III ainsi que celles du Nouvel Empire furent alors englobées par un mur péribole construit en grès (fig. 2). La décoration du temple fut complétée jusqu'à l'époque romaine, Trajan ayant fait graver les processions

11. F. RELATS MONTERRAT, *Médamoud I*, chapitre III.

12. É. DRIOTON, *Rapport sur les fouilles de Médamoud (1925), Les inscriptions (FIFAO III/2)*, 1926, p. 36-40 (Inscr. 70, 81, 84-91).

13. S. CASSOR-PFEIFFER, *JEH* 1/1 (2008), p. 53-54 ; F. RELATS MONTERRAT, « La destruction des temples pendant les révoltes : un état de la question à partir de l'exemple de Médamoud », à paraître dans R. Birk - L. Coulon (éd.), *Thebes in time of Crisis*.

des soubassements du mur péribole et Antonin le Pieux les colonnes de la cour. L'étude architecturale du temple permet ainsi de revisiter non seulement l'histoire du monument, mais également de prouver la préservation de maçonneries des Moyen et Nouvel Empires. Il faut donc considérer que Médamoud, à l'image d'autres temples thébains comme Louqsor ou Karnak, ne connut pas une succession de phases de destruction et de refondation mais qu'il fut modifié et étendu pendant une grande partie de l'histoire pharaonique, probablement en raison du poids dynastique associé aux cultes de Montou.

Les enceintes du téménos, relecture archéologique d'une fouille passée

Outre l'architecture du temple, plusieurs autres postulats des anciens fouilleurs peuvent aujourd'hui être corrigés grâce à une nouvelle exploration de certains secteurs. Un des éléments les plus problématiques résidait dans l'analyse des murs d'enceinte du téménos : Bisson de la Roque les datait en fonction de leur éloignement du temple ainsi que par la profondeur de leurs fondations, critères qui aujourd'hui ne peuvent plus être retenus comme tels¹⁴. Par ailleurs, les différents plans publiés, année après année, en fonction du dégagement progressif des vestiges, ne correspondent pas entre eux, ce qui empêche de restituer le tracé même de ces enceintes. Ces considérations expliquent pourquoi il a été jugé utile de reprendre le dossier. Aujourd'hui, les enceintes sont à nouveau remblayées, ce qui nécessite l'emploi de méthodes géomagnétiques pour en préciser les tracés. Une fois ce plan assuré, des sondages ponctuels de contrôle sont menés afin de proposer une nouvelle datation pour chacune de ces structures. Pour certaines, un projet de mise en valeur et de restauration est également envisagé en partenariat avec le laboratoire CRATerre.

En 2015, une première prospection géomagnétique a été menée concernant les enceintes situées au niveau du parvis du temple ptolémaïque, connues sous le nom de « murs de 9 et 5 mètres », que Bisson de la Roque avait datées du Moyen Empire. L'ouverture de ce secteur en 2018 a, par la suite, permis d'en préciser le tracé, la datation et la fonction¹⁵. La fouille a ainsi montré qu'il faut considérer le mur de 9 m comme un pylône du Nouvel Empire (fig. 3), modifié au début de l'époque ptolémaïque pour être inséré dans une nouvelle enceinte entourant le temple (fig. 4). En effet, la céramique de la fosse de fondation du mur de 9 m était dans sa totalité composée de tessons de la fin de la Deuxième Période intermédiaire et du début de la XVIII^e dynastie ;

14. Voir les réflexions dans : F. RELATS MONTSERRAT – Z. BARAHONA MENDIETA – Z. SÉGUIER, *BIFAO* 119 (2019), p. 275.

15. Pour la publication complète des résultats archéologiques : *ibid.*, p. 273-329.



Fig. 3 Angle sud-ouest du « mur de 9 m » (© R. Séguier / MED)

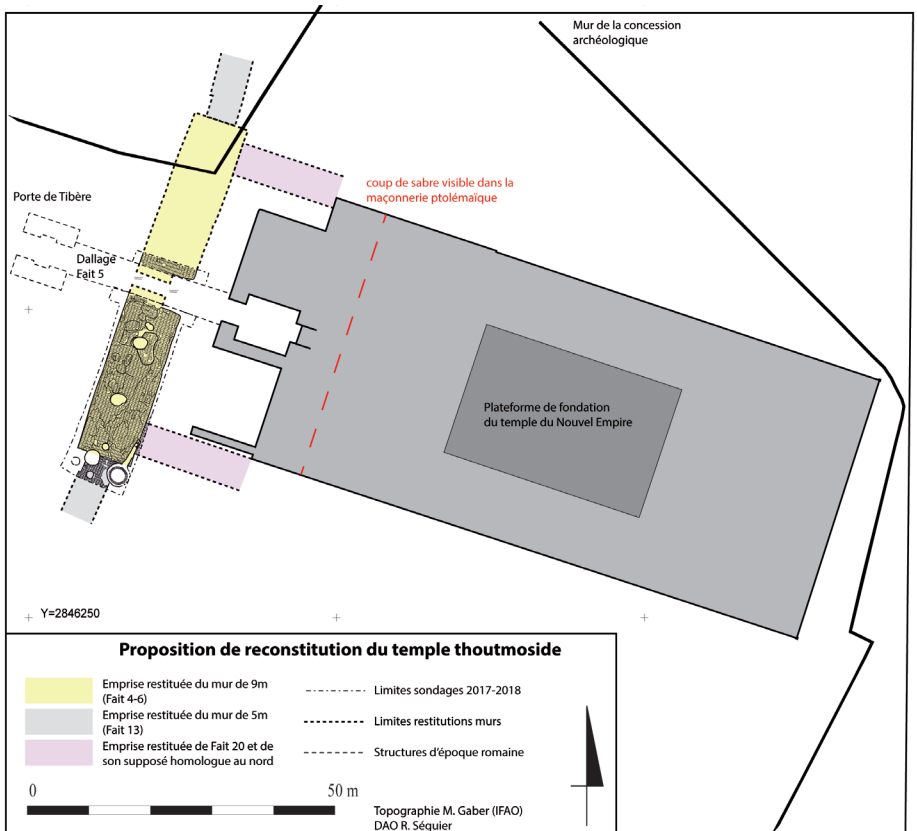


Fig. 4 Plan de restitution du pylône thoutmoside par rapport au temple (© R.S / FRM)

par ailleurs les briques sont d'un grand module sans aucune inclusion de céramique ; enfin la structure même du mur est construite avec des assises horizontales. Postérieurement, un deuxième mur est venu s'appuyer contre celui-ci (appelé par Bisson de la Roque le « mur de 5 m ») présentant des caractéristiques complètement différentes. Les briques possédaient de nombreuses inclusions de céramiques (datées des XXV^e- XXVI^e dynasties) et sa maçonnerie était à assises courbes. L'observation des différences architecturales ainsi que l'analyse du contexte archéologique grâce aux fouilles de 2017 et 2018 permettent désormais de repenser la nature de ces maçonneries ainsi que leur succession chronologique, autant de données archéologiques que les rapports publiés au XX^e siècle ne pouvaient enregistrer.

En 2021, cette réflexion a été poursuivie au niveau de l'enceinte augustinienne associée à la porte de Tibère. Sa datation est établie grâce à une stèle de fondation érigée par le premier empereur¹⁶. En revanche, dans les années 1920, Bisson de la Roque se limita à des dégagements de surface, ce qui explique en partie les incertitudes de tracé. Ainsi, dans son tronçon sud-ouest, l'épaisseur de la maçonnerie n'a pas été précisée. Au nord, à proximité de la porte de Tibère, l'enceinte s'adapte à la largeur de ce monument pour une épaisseur de 8,80 m, tandis que vers le sud, une autre porte de 5 m d'épaisseur fut érigée (appelée « poterne » par Bisson de la Roque). Or, l'épaisseur de ce type d'enceinte est, dans la plupart des parallèles, assez régulière, à l'exception des redans qui forment leur maçonnerie¹⁷. Il s'agissait aussi de mieux comprendre l'insertion de cette enceinte dans son contexte stratigraphique ; pour ce faire, l'objectif était d'atteindre le niveau de circulation du temple et de documenter les diverses structures installées à proximité du mur. Le mur est cependant moins bien préservé qu'espéré et la présence d'installations tardives a modifié le programme initial de la fouille menée par N. Licitra. En particulier, un mur en briques cuites, partiellement effondré, a été découvert contre la face intérieure de l'enceinte à proximité de la porte de Tibère. Il doit correspondre soit aux restes d'une installation tardive, soit – plus probablement – à un appareillage pour restaurer la base du mur qui aurait été endommagé pendant l'époque romaine (peut-être à cause de l'effet de l'inondation). La présence de ce type de vestige explique pourquoi le dégagement extensif initialement prévu n'a pu être mené à bien. En revanche, un deuxième sondage a été réalisé contre le côté nord de la poterne. Il a permis de mettre en lumière des blocs sans inscriptions mais ravalés dans

16. J. REVEZ, *BIFAO* 104 (2004), p. 495-510.

17. J.-Cl. GOLVIN *et al.*, *CRAIBL* 134/4 (1990), p. 905-946.

les fondations du monument, ce qui pourrait indiquer l'existence d'une porte antérieure à cet emplacement. Si l'hypothèse se confirme, l'actuelle poterne viendrait remplacer une porte érigée sous Auguste, en même temps que l'enceinte. Reste cependant à comprendre l'épaisseur originelle de cette porte pour savoir si elle correspondait (ou non) à celle de l'enceinte. La poursuite des dégagements nous offrira, dans les années à venir, des indices sur l'évolution du monument.

Une industrie céramique en fonctionnement pendant plus d'un millénaire

Les recherches ne se limitent cependant pas à la reprise du travail de nos prédécesseurs et notre principal objectif réside dans l'étude des secteurs inexplorés du kôm qui abritaient l'occupation urbaine entourant le temple de Montou (fig. 1). Or, dans le cas de la ville de Médamoud, il faut noter l'importance des quartiers artisanaux car, avant même le début des fouilles, plusieurs indices laissaient présager la nature de l'occupation et la présence de fours à céramiques.

1. Tout d'abord, le site se caractérise par une forte concentration de tessons de céramique en surface. Une prospection pédestre menée en 2014-2015 par Z. Barahona Mendieta a prouvé que la quasi-totalité des tessons de surface sont faits à base de pâtes calcaires et ont été datés entre la Deuxième Période intermédiaire et l'époque romaine sans interruption.

2. Ensuite, parmi ces derniers, il faut noter la présence de nombreux tessons surcuits, déformés et de scories. Or, ce type de matériel – issu de déchets de cuisson – circule peu. Contrairement aux céramiques finies qui sont incluses dans des réseaux économiques régionaux allant du Soudan jusqu'à la mer Égée ou la Syrie, les tessons déformés et cassés étaient jetés à proximité de leur lieu de production.

3. Dans l'Antiquité, le toponyme même de Médamoud était associé à la production céramique puisque les textes grecs nomment le site *Κεραμική* (l'art du potier) ou *τὰ Κεραμεία* (les ateliers des potiers)¹⁸.

4. Enfin, les fouilles de Bisson de la Roque avaient déjà permis d'identifier deux zones de fours à céramiques, datées du début de la XVIII^e dynastie et de l'époque saïte¹⁹.

18. L'identification de ce dernier toponyme a suscité de nombreuses discussions, mais nous nous rangeons à l'opinion de : A. BATAILLE, *CdE* XXI/42 (juillet 1946), p. 237-244.

19. Z. BARAHONA MENDIETA, *BCE* 24 (2014), p. 267-280.



Fig. 5 Sol de tessons (US 10009) et face sud du mur F. 23 (© R. Séguier / Med)

Très vite la fouille a confirmé ces indices. Ainsi, en 2018, R. Séguier a établi une première tranchée sur le kôm (J9/K9 de la nomenclature du site), qui mesure actuellement 40 × 10 m. Le principal acquis de la première campagne fut l'identification d'un mur de clôture urbaine (fait 23), déjà repéré en prospection géomagnétique sur une longueur approximative de 60 m (fig. 5)²⁰. Construit en briques crues et orienté est-ouest, ce mur est localisé au sud de la zone. Il a été exposé à ce jour sur 0,45 m de hauteur au maximum en raison des structures l'entourant, mais la poursuite de la fouille permettra de fixer la stratigraphie de son implantation. Il présente une largeur de 2,90 m et correspondait donc à une limite forte dans le tissu urbain au vu des indices sur son tracé. L'intérêt pour notre propos est qu'il vient séparer trois zones distinctes de production céramique. En effet, au nord, ce secteur a livré un atelier de production céramique datable du milieu du VIII^e s. av. J.-C. (Ensemble 1) ; au sud du mur F. 23, une impressionnante succession de sols d'ateliers, associés à un four (Ensemble 3), met en avant l'intensité de la production des

20. Le terme « fait » permet la dénomination de structures qui regroupent ainsi plusieurs unités stratigraphiques. Pour un exposé de la prospection géophysique : F. RELATS MONTSERRAT *et al.*, *BIFAO* 116 (2016), p. 325-384.

XVIII^e-XIX^e dynasties. Par la suite, cet espace voit son occupation se poursuivre aux IX^e et VIII^e siècles (soit la transition entre la XXII^e dynastie thébaine et la XXV^e dynastie) avec quatre autres fours installés en batterie (Ensemble 4). En 2020, un deuxième secteur de 10 × 10 m a été ouvert (M6) et a également livré une partie d'une officine liée à la production céramique, probablement datée des XVIII^e-XIX^e dynasties²¹. Toutes ces observations permettent désormais de classer Médamoud comme un des principaux centres de production céramique de Haute Égypte tant par le nombre de vestiges conservés, leur bonne préservation, que par la diachronie de l'activité artisanale.

Les plus grands fours pharaoniques de Haute Égypte

Y compris celles qui furent dégagées par Bisson de la Roque, cinq zones d'ateliers sont connues à Médamoud, couvrant plus d'un millénaire de production. Ces fours, bâtis en briques crues à l'origine, sont divisés en deux parties par une sole : la plus basse correspond à la chambre de chauffe pour l'alimentation du foyer ; la partie supérieure servait de chambre de cuisson pour la céramique, appelée plus communément « laboratoire ». Or, un des intérêts de la documentation de Médamoud est la bonne préservation des vestiges, particulièrement pour les laboratoires, dont certains ont plus d'un mètre d'élévation.

Ainsi, au sud du secteur J9/K9 deux zones de production céramique se sont succédé (fig. 7). La plus ancienne (E. 3), remonte au milieu de la XVIII^e dynastie et est formée par un four (F. 40) associé à un sol d'atelier (US 10007 et 10009, voir fig. 5). Ce sol est composé de tessons posés à plat et fortement érodés, datables du tournant des XVIII^e et XIX^e dynasties, parmi lesquels il faut signaler la présence de tessons à décoration bleue bien connus sous les règnes d'Amenhotep II et III. Le four F. 40, associé à ce sol en tessons, est préservé sur 3,40 m (dont 1,10 m de laboratoire). En 2021, un deuxième sol de tessons présentant les mêmes caractéristiques a été découvert dans le secteur M6 (US 100120), situé 40 m à l'ouest et il est probable qu'à proximité un nouveau four soit dégagé dans les années à venir. Même si la continuité entre ces deux secteurs doit encore être vérifiée, ces observations illustrent l'échelle industrielle de la production céramique des XVIII^e et XIX^e dynasties à Médamoud.

Par la suite, entre la fin du IX^e et le milieu du VIII^e siècle, une batterie de quatre fours (E. 4) a été installée au sud du secteur J9/K9 en coupant le sol de tessons précédemment décrit. L'intérêt est la conservation exceptionnelle des vestiges puisqu'un d'entre eux (F. 38) est conservé sur 4,20 m d'élévation

21. Pour un exposé préliminaire des résultats : F. RELATS MONTSERRAT, *BAEFE* 1 (2020). URL : <http://journals.openedition.org/baeefe/1044> (consulté le 25 novembre 2020).



Fig. 6 Four F. 38, vu du nord (© G. Pollin / Ifao)



Fig. 7 Fours du Nouvel Empire et de la Troisième Période intermédiaire au sud du mur F. 23 (© G. Pollin / Ifao)

(dont 1 m de laboratoire avec les trois-quarts de sa sole préservés) (fig. 6). Il s'agit là du four le mieux conservé de l'époque pharaonique, aussi bien en comparant les chambres de cuisson que les laboratoires²². La poursuite de la fouille vers le sud et l'ouest nous donnera, dans les années à venir, l'environnement artisanal de cette batterie de fours et permettra de réfléchir au fonctionnement de l'atelier qu'ils formaient.

Spatialiser la chaîne opératoire des céramiques : une réflexion à l'échelle de l'atelier

En effet, un des intérêts de Médamoud est de pouvoir non seulement étudier les fours, mais aussi de prendre en considération les installations annexes qui participaient de la chaîne opératoire des céramiques (zones pour la préparation des pâtes, leur séchage et enfin leur cuisson) permettant ainsi de bâtir une réflexion à l'échelle des ateliers. Le concept de « chaîne opératoire », issu des travaux de M. Mauss et A. Leroi-Gourhan, vise à documenter les différents gestes participant d'un processus artisanal²³. Outre leur identification, il est aussi désormais possible de les situer spatialement pour mettre en lumière le fonctionnement des ateliers et les circulations dont ils étaient le cadre en suivant les recherches de N. Monteix sur les boulangeries pompéiennes²⁴. Sans entrer dans le détail de toutes les techniques de confection des céramiques, les principales étapes qui mènent du dépôt d'argile aux céramiques prêtes à l'emploi doivent être retracées (fig. 8).

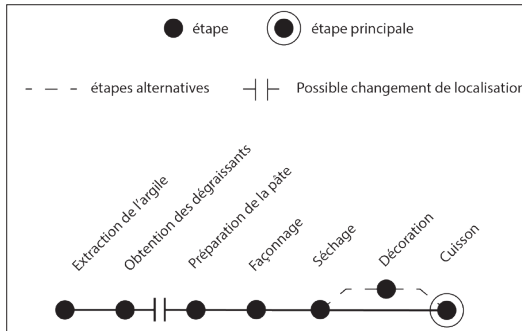


Fig. 8 Étapes théoriques de la chaîne opératoire de la production des céramiques (© FRM²⁵)

22. D'après l'inventaire fourni par : S. MARCHAND, *BCE* 24 (2014), p. 201-223.

23. Pour une description technique basée sur la chaîne opératoire : V. ROUX, *Des céramiques et des hommes. Décoder les assemblages archéologiques*, 2017.

24. N. MONTEIX, « Contextualizing the operational sequence: Pompeian bakeries as a case study », dans A. Wilson – M. Flohr (éd.), *Urban Craftsmen in the Roman World*, 2016, p. 153-179.

25. Ce schéma est inspiré de celui que propose N. MONTEIX, « Using the chaîne opératoire to interpret the layout of Roman workshops », dans M. Bentz – T. Helms (éd.), *Craft Production Systems in a Cross-Cultural Perspective*, 2018, p. 138, fig. 1.

1. L'obtention de l'argile et des dégraissants. La matière première pour la fabrication des poteries est l'argile que l'on divise en deux catégories selon le mode d'approvisionnement attesté en Égypte ancienne²⁶. La plus courante est appelée « alluviale » (*Nile Silt*) car elle était prélevée sur les rives du Nil. Elle était théoriquement présente sur la totalité de la vallée et c'est pourquoi elle représente environ 90 % de la production antique²⁷. La deuxième, réservée à une gamme plus limitée de céramiques, est appelée « calcaire » (*Marl Clay*) car elle contient au moins 8,5 % de carbonate de calcium²⁸. Ce type d'argile était prélevé dans des gisements en bordure désertique (en surface ou en creusant le sol jusqu'à atteindre la couche argileuse recherchée). L'obtention de la matière première, qu'il s'agisse des argiles alluviales ou calcaires, était par conséquent réalisée dans un espace distinct de celui de la production proprement dite et impliquait son transport à une distance plus ou moins grande. En plus de l'argile, la confection des céramiques nécessitait aussi l'usage de dégraissants pour améliorer la plasticité, la résistance thermique ou la porosité des pâtes. Les principaux dégraissants employés en Égypte ancienne comme le sable, les matières organiques (végétaux, excréments) ou les céramiques concassées (appelées « chamotte »), se trouvaient cependant à proximité des ateliers.

2. La préparation des pâtes. Outre l'ajout des dégraissants, le matériau argileux faisait l'objet d'une préparation en vue d'obtenir une pâte dont les propriétés permettaient la confection des céramiques. Selon la nature du matériau brut, elle comprenait : le concassage, le tri granulométrique (par tamisage ou décantation par gravité), le retrait d'éléments grossiers (comme les graviers, les coquillages, les végétaux ou les inclusions de calcite), l'ajout de dégraissants, l'hydratation (pour que l'argile forme une pâte malléable) et finalement son homogénéisation (par pétrissage et malaxage afin d'obtenir un état d'humectation homogène, une distribution régulière des composants et d'éliminer l'air piégé).

3. Le façonnage. Une fois la pâte obtenue, celle-ci est façonnée pour être transformée en un ou plusieurs récipients. Deux principales méthodes peuvent être distinguées pour décrire ce processus selon l'utilisation (ou pas)

26. P.T. NICHOLSON, dans W. Wendrich (éd.), *UCLA Encyclopedia of Egyptology*, 2010, article en ligne : <http://digital2.library.ucla.edu/viewItem.do?ark=21198/zz0025sr24> (consulté le 24 juillet 2020).

27. H. NORDSTRÖM – J. BOURRIAU, dans D. Arnold – J. Bourriau (éd.), *An introduction to Ancient Egyptian Pottery* (SDAIK 17), 1993, p. 160-161. Du point de vue géologique, les limons et argiles présentent des granulométries différentes. Toutefois, en égyptologie, l'usage de ce terme sert simplement à distinguer les argiles déposées sur les berges du Nil de celles qui ont une base calcaire.

28. La plupart des cas entre 12 et 15 % : D. ARNOLD, dans D. Arnold (éd.), *Studien zur altägyptischen Keramik* (SDAIK 9), 1981, p. 167.



Fig. 9 Atelier nord – Ensemble 1 (© R. Séguier)

d'instruments rotatifs. Une première catégorie regroupe le façonnage à la main, sans dispositif mécanique, soit en assemblant des éléments pré-travaillés (des colombins²⁹ ou des plaques de dimensions variables), soit en modelant directement une masse d'argile³⁰. La deuxième catégorie regroupe l'usage d'instruments rotatifs, qu'il s'agisse d'un dispositif rotatif non monté sur un axe, d'une tournette ou d'un tour de potier. Les premières tournettes datent de la V^e et la VI^e dynasties³¹, mais le tour à pied apparaît seulement à l'époque tardive³². Une fois la pièce façonnée, la couche superficielle de l'objet est travaillée afin d'en assurer les finitions (lissage, brossage).

4. Le séchage fait partie intégrante du processus de fabrication pour permettre l'évaporation de l'eau contenue dans les céramiques. Pour éviter les craquelures des pièces quand elles sèchent trop vite, on alterne le plus souvent entre des phases à l'ombre et des phases au soleil.

5. L'ajout éventuel d'une couche d'engobe ou du décor. En parallèle au séchage, une décoration incisée ou appliquée peut être ajoutée à la céramique.

29. Les colombins désignent des rouleaux de pâte qui seront pincés, écrasés ou étirés pour former le récipient.

30. Il existe quatre techniques de modelage : par pincement, étirement, martelage ou moulage.

31. S. DOHERTY, *The Origins and Use of the Potter's Wheel in Ancient Egypt* (ArchaeoEg 7), 2015, p. 12.

32. St. BOULET, *BCE* 27 (2017), p. 289-298.

6. La cuisson. Étape finale du processus de fabrication, la cuisson des céramiques voit les pâtes argileuses adopter leurs caractéristiques définitives sous l'effet de la chaleur. Deux principales techniques de cuisson sont distinguées selon si les pièces sont en contact direct avec le combustible ou si elles sont séparées de celui-ci par une sole dans le cadre d'un four. Comme précédemment indiqué, les fours de l'Égypte ancienne étaient toujours à tirage vertical avec une chambre de cuisson séparée du laboratoire. Les non-cuits empilés dans le laboratoire cuisaient donc sous l'effet de l'air chaud qui passait à travers la sole, ils étaient pour cela habituellement déposés verticalement.

Il s'agit désormais de comparer ce processus théorique aux données du terrain afin de localiser les différentes étapes présentes et de souligner celles qui manquent. Dans le cas de Médamoud, un atelier (Ensemble 1) offre un aperçu du fonctionnement de ce processus au-delà de la seule cuisson (fig. 9). Il fut découvert au nord du secteur J9/K9 et il est formé d'au moins trois pièces. La première (E. 1/A) abritait deux fours (F. 45 et F. 46) s'ouvrant en batterie vers le sud³³. Leur sole était effondrée mais de nombreux non-cuits furent découverts, permettant de les dater du début du VIII^e siècle av. J.-C. Accompagnant ces deux points de cuisson, un muret fut construit pour permettre de retenir les cendres lors du curage des fours. Cette pièce se connecte vers le sud à un secteur de bassins (F. 30 et F. 59) fortement perturbé par des fosses tardives. À l'ouest de E. 1/A, la pièce E. 1/B était elle aussi fortement perturbée par une fosse de récupération de *sebakh* (F. 54) empêchant d'en préciser l'usage. En revanche, au nord, la pièce E. 1/C a préservé un nombre relativement important de non-cuits épars sur sa partie est, signe qu'elle était peut-être utilisée pour conserver les céramiques prêtes à cuire.



Fig. 10 Tête féminine à coiffure.
Décor appliqué sur une jarre datée fin de la
Deuxième Période intermédiaire - début de
la XVIII^e dynastie (© Z. Barahona Mendieta)

33. Voir notre description préliminaire dans BAEFE 1 (2020), URL : <http://journals.openedition.org/baeefe/1044>.

Or, cette pièce donnait accès à l'espace supérieur du laboratoire du four F. 45 et pouvait donc servir à l'alimenter. Même si toutes les circulations ne peuvent pas être encore identifiées, les deux bassins (F. 30 et F. 59) devaient certainement servir à préparer la pâte (peut-être lors de la décantation de l'argile). De ce fait, le circuit d'alimentation d'un des deux fours (F. 45) apparaît clairement. Il se faisait d'abord par les pièces E. 1/B puis E. 1/C où étaient entreposées les céramiques avant cuisson comme l'illustre la découverte de non-cuits. Cette pièce devait ensuite permettre d'alimenter le laboratoire de F. 45. La chambre de cuisson de ce dernier était cependant accessible par la pièce E. 1/A où s'effectuait le curage des cendres. La poursuite de la fouille vers le sud livrera sûrement les informations sur l'alimentation de l'autre four (F. 46). Reste aussi à établir l'espace où s'effectuait le façonnage qui, d'après les traces laissées sur les non-cuits découverts, avait recours à une tournette.

Un millénaire de production céramique à Médamoud

Néanmoins, l'une des principales informations manquantes de la chaîne opératoire de l'atelier E.1 réside dans les sources d'approvisionnement en argile. Pourtant la production associée à ces fours (non-cuits et surcuits) est exclusivement à base calcaire. Une telle spécialisation est, plus largement, une des caractéristiques du site dans le temps long car la totalité des céramiques associées aux différents fours découverts sont aussi exclusivement faites à base de pâtes calcaires. À titre d'exemple, les statistiques réalisées par Z. Barahona Mendieta à partir de la totalité des tessons recueillis pendant la fouille 2018 montrent que seul 1 % du matériel est alluvial. Cette même observation peut être réalisée pour toutes les couches stratigraphiques antérieures à l'époque byzantine et même dans le matériel issu des dépotoirs. La nature locale de ces céramiques est confirmée par la présence de surcuits datés de manière ininterrompue d'entre la Deuxième Période intermédiaire et l'époque romaine, tous à base calcaire. Le faible nombre de céramiques à pâtes alluviales contraste donc fortement avec le matériel issu des autres sites égyptiens, signe que Médamoud était dans l'Antiquité un lieu de production spécialisé. Il est toutefois peu probable que l'activité artisanale se soit déroulée pendant une telle diachronie sans une source d'approvisionnement d'argile à proximité. Depuis longtemps déjà on insiste sur le fait que la présence d'argiles calcaires en Égypte ne se limite ni à la Haute Égypte, ni même aux sites de Qéna et de Ballas où se trouvent actuellement de nombreux ateliers de potiers³⁴. Près de Médamoud devait donc se trouver une

34. À tel point que les pâtes calcaires ont parfois été appelées *Qenatyp* ou *Qena-ware* comme si la région de Qéna était le seul lieu de production. Pour une discussion de la question : D. ARNOLD, *op. cit.*, p. 183.

telle source qui explique l'installation de cette production. L'accélération de l'urbanisme au niveau de la Vallée rend cependant difficile la prospection autour du village pour en cerner la localisation.

Du point de vue de la caractérisation des objets fabriqués, outre la spécialisation dans les pâtes calcaires de grande qualité, deux autres critères doivent être soulignés. Tout d'abord la présence de décors qui peuvent être incisés et/ou peints. Le cas des jarres avec motifs hathoriques, modelés à la main, constitue un exemple paradigmatique, et ce, dès le Nouvel Empire (fig. 10). L'intérêt du point de vue céramologique est qu'il est possible de suivre l'évolution des décors depuis la Deuxième Période intermédiaire jusqu'à l'époque romaine.

Enfin, il faut noter la grande diversité des typologies fabriquées. En effet, les pâtes calcaires étaient habituellement réservées au mobilier de qualité, les productions utilitaires privilégiant les pâtes alluviales facilement accessibles en bordure du Nil. Or, à Médamoud, la production présente une grande diversité qui couvre aussi bien les récipients utilitaires ou de transport, que le mobilier décoré de qualité. Un exemple illustratif est la découverte de moules à pain également en pâte calcaire³⁵.

On peut donc parler, dans le cas de Médamoud, d'un site de production spécialisé dans la longue durée, sur plus de 1500 ans. Le niveau presque industriel de cette production explique la formation de grands dépotoirs, sorte de « terrils de céramiques », accumulés sur toute la surface du site (fig. 11).

De la production à la consommation : l'insertion des ateliers dans leur environnement urbain et régional

Les résultats préliminaires de notre exploration du kôm, non seulement confirment le potentiel du site, mais alimentent aussi plusieurs axes de recherches sur le fonctionnement d'un centre de production majeur, sur l'histoire de l'artisanat égyptien et sur l'évolution de ses techniques en ce qui concerne la céramique. Un des questionnements tourne autour de l'installation d'un tel pôle sur le site : à ce jour, aucune production céramique n'est connue à Médamoud pour le Moyen Empire et la mise en place d'un centre artisanal – ayant perduré jusqu'à l'époque romaine – est à situer pendant la XVII^e dynastie. Outre la disponibilité en argiles calcaires à proximité du site, le contexte politique de l'époque et l'influence limitée de la dynastie thébaine peuvent aussi expliquer ce choix. À la même période, le pouvoir royal reprend la décoration du sanctuaire de Montou, signe que peut-être l'installation d'un tel centre est aussi liée à l'investissement monarchique. Cependant, nous ne

35. Z. BARAHONA MENDIETA – F. RELATS MONTERRAT – R. SÉGUIER, *BCE* 29 (2019), p. 190 et fig. 39.



Fig. 11 Accumulation de céramiques (US 10033) au sud du secteur J9/K9 (© R. Séguier)

possédons pour l'instant aucune information concernant la sociologie des potiers ou leur rattachement administratif.

Ensuite, du point de vue de l'histoire urbaine, la localisation des ateliers et leur insertion dans le tissu urbain peuvent être étudiées pour en appréhender les interactions. Il apparaît ainsi que l'agrandissement du temple a entraîné l'éloignement progressif des zones artisanales vers le sud, sûrement pour s'adapter aux vents venant du nord et éviter ainsi les nuisances à proximité du sanctuaire. Les fours les plus anciens, antérieurs au règne de Thoutmosis III, se trouvent ainsi au sud-ouest de l'enceinte de Sésostris III ; l'extension du temple au milieu de la XVIII^e dynastie déplaça les activités artisanales jusqu'au secteur J9/K9, presque 100 m plus au sud.

Enfin, en changeant d'échelle, le site peut aussi être inclus dans une réflexion régionale autour des échanges économiques en prenant la céramique comme marqueur. Évidemment, Médamoud n'était pas le seul atelier de céramiques calcaires de Haute Égypte, mais l'échelle de la production du site dépasse la simple consommation locale. Il faut donc étudier comment les productions locales ont alimenté les grands sites consommateurs de la rive est (Karnak, Louqsor) et de la rive ouest (temples funéraires et tombes). À ce stade, l'étude des typologies et l'analyse visuelle des pâtes indiquent que les céramiques de Médamoud étaient diffusées à Karnak et à Dra Abou'l Naga, mais ces observations doivent être vérifiées en laboratoire grâce à un

échantillonnage systématique. Une approche combinée a été privilégiée : il s'agit d'un côté de caractériser la production de Médamoud sur le temps long (Deuxième Période intermédiaire – époque romaine) en prélevant les échantillons dans les fours de chaque période. Ce volet prendra en compte la totalité de la chaîne opératoire en analysant les argiles (matériau brut), les pâtes avant cuisson (matériau travaillé pour fabriquer la céramique) et enfin la céramique (matériau manufacturé) pour avoir la caractérisation la plus précise du seul site de production aujourd'hui formellement attesté en Thébaïde. D'un autre côté, les analyses pétrographiques tirées des échantillons prélevés sur les sites de consommation permettront de confirmer les conclusions de l'étude des typologies et de l'analyse visuelle des pâtes, afin de cartographier la diffusion de la production.

English Abstract

Since 2015, the archaeological mission of Medamud (Sorbonne, Ifao, MEAE) has renewed the study of the ancient site in order to study the temple and the city that surrounded it. Although the temple was excavated between 1925 and 1940, its history can still be clarified. The foundation of the monument dates back to Senusret III; the monument was later modified and enlarged during the New Kingdom and the Ptolemaic period, in a pattern similar to other Theban temples. The excavations of the city of Medamud have mainly brought to light important sectors of ceramic production. The site was specialized in fine ceramics with calcareous paste, whose production extends from the Second Intermediate Period to the Roman period without interruption. Therefore, Medamud was, during the pharaonic times, a pre-industrial centre of ceramic production, which will give us important information on the production conditions and the “chaîne opératoire” of this material.